

## D'OU VIENNENT « LES VOYAGEURS SANS SOUCI »...

Nous avons consacré une fiche dans notre dernier numéro au livre de Marcelle Lerne-Walter : **Les voyageurs sans souci** (coll. Bibliothèque internationale, Nathan). Les jeunes lecteurs ont adopté avec enthousiasme ce récit bien fait pour eux, et où l'auteur a mis sa fantaisie, son humour et son cœur. Ancienne enseignante, elle a toujours su entrer sans effort dans l'univers des enfants, et les auditeurs de ses conférences savent avec quelle chaleur et quelle sûre intuition elle défend la cause de la littérature enfantine. Nous lui avons demandé à quelles racines vivantes s'était nourrie son imagination.

Chacun de nous, qu'il le sache ou non, est habité par ces pulsions élémentaires inhérentes à la nature humaine, grands rêves archaïques inscrits, dit-on, dans nos gènes. Pour moi, je crois bien que ma pulsion dominante est le désir de voler. Entendons-nous bien ! Rien à voir avec les prouesses aéronautiques... Qu'on se rapporte, à ce sujet, au chapitre des **Voyageurs sans souci** intitulé « Un baptême de l'air ». Il donnera, à travers les impressions du chien Timoléon, tout renseignement sur mes rapports personnels avec les engins volants.

Pour trouver les origines des **Voyageurs sans souci**, je reviendrai plutôt à ce rêve que je fis, une nuit, dans mon enfance. J'avais une bonne nouvelle à annoncer à quelqu'un. Et dans ce but je suivais en volant la grand-rue de ma petite ville natale. Oui, je volais, ou plutôt je courais à quelques centimètres au-dessus du sol. Debout, les bras croisés. Et si légèrement que, le lendemain, mes galoches d'écolière me semblèrent bien lourdes. Plaisir indicible que je ne retrouvai jamais...

De nombreuses années plus tard, ce rêve oublié, je décidai, à la suite d'un voyage à Pompéi, de faire du mythe d'Icare, si souvent représenté sur les murs de ces ruines fascinantes, le thème central de mon premier livre : **Les enfants de Pompéi**. Mythe de l'homme volant mais aussi de son échec. Sans doute me fallait-il vol plus glorieux. Alors j'imaginai les « voyageurs sans souci », ces petits voyageurs aux pieds légers qui n'ont pas été longs à comprendre ce que j'attendais d'eux. C'est ainsi que Sébastien, dès les premières lignes, a marqué son intention d'ignorer la porte et de faire irruption dans l'histoire par la fenêtre. Je l'ai reconnu. C'était mon enfance qui, sous la forme de ce petit Ariel, voulait jouer de nouveau. Il ne me restait plus qu'à déchirer le plan que j'avais préparé et à suivre, sans avoir à y intervenir me semblait-il, les aventures de Sébastien et Agathe, « les premiers enfants volants du monde ». Mais comme on ne peut construire qu'avec ce qu'on a, je construisais ce livre avec ce qui montait des profondeurs de la mémoire où s'inscrit indélébilement la vie mi-vécue, mi-rêvée, de l'enfant qu'on a été.

Enfances provinciales du début de notre siècle, enfances privilégiées que les techniques et le confort n'isolaient pas de la vie universelle, des plantes, des bêtes, de l'eau, du vrai feu, des grands jeux de l'air et du ciel. Voici par exemple de vieux amis de mon enfance, les Quatre Vents, qui emportent Rosalie au château de Mlle Alavolette et taquent Agathe et Sébastien dans leurs vols. Voici l'âne, le chat, le chien qui peuvent se faire comprendre des enfants parce que ceux-ci les ont si souvent mêlés à leurs jeux. Personnages féeriques ? A peine... Pas plus que ne sont féeriques ces rêves vécus à partir « d'impressions que les enfants ne peuvent formuler et qu'effacera plus tard la connaissance »\* : Dans la petite épicerie d'autrefois, le chien, assis à la caisse, compte du coin de l'œil les trois sous qu'on pose devant lui. Chien devenu caissier, comme devient sorcière, dans

\* Edwige Thalibon-Lapomme : article du Monde, 15 décembre 1970.

la pénombre d'une baraque de foire, la vieille marchande qui offre ses bijoux magiques perdus dans la sciure de bois. Le ciel qui arrête la route en haut de la côte s'ouvrira-t-il quand l'atteindra la charrette où l'on est assis à côté de grand-père ? Ou la route continuera-t-elle à grimper, invisible, jusqu'aux nuages ? Et qu'advient-il de la petite poupée de papier découpée dans un catalogue, qui s'envole par la fenêtre du grenier, comme Rosalie Albatros s'est envolée du toit sous les yeux de son père ? Questions auxquelles l'enfant répond à sa manière, en s'abandonnant à ces rêves dynamiques, libérateurs, aussi nourris de lui-même que les rêves de la nuit.

Parmi ces rêves, celui de voler me paraît, plus que tout autre, apte à traduire le bonheur physique d'exister. Pesanteur de l'angoisse, légèreté de la joie... Après s'être exercés à voler sur la prairie où, comme dans mon rêve d'enfant, ils ne s'élèvent qu'à « la hauteur des grandes herbes d'été », Sébastien et Agathe plongent ensuite du haut d'un arbre et se mettent à nager dans l'air ainsi qu'a fait Leonov, le premier « piéton de l'espace ». Voilà qui peut rassurer les esprits rationnels... Alors commence le grand voyage des deux enfants à travers les airs, imaginé et écrit dans une clairière de l'île d'Oléron, en compagnie d'oiseaux qui voulurent à tout prix entrer aussi dans l'histoire. Ce qui m'amena — oh ! surprise — à faire du Chasseur français, et de documentaires variés sur la gent ailée, mes lectures de vacances.

« Les enfants sont de grands maîtres en fait de plaisir absolu », a dit Valéry. Peut-être faut-il chercher dans cette constatation le secret de mon livre.

Marcelle Lerne-Walter

# fleurus au service des éducateurs

**chant  
et musique**

images qui chantent n° 1  
images qui chantent n° 2

**bricolage**

collections :  
100 idées poche  
Super 100 idées couleurs  
100 plans & modèles  
100 façons de faire

**nouveauté**

pour Pâques :  
**LA FEERIE DES ŒUFS**

31, rue de Fleurus - 75 PARIS 6<sup>e</sup> - 548-49.95